**Chapitre 12 – Anna**

Les journées défilaient, semblables les unes aux autres. Chaque jour consistait à mettre un pied devant l’autre. Il ne fallait pas regarder en arrière, toujours avancer. Elyria était encore loin, à pied. Anna avait hésité à emmener son chariot avec elle, mais il l’aurait sûrement gêné, à un moment ou à un autre. Elle se sentait plus libre ainsi, à voyager avec pour seules affaires les vêtements qu’elle avait sur le dos le jour de son départ, plus quelques objets utiles qu’elle avait fourrés à la va-vite dans un sac. Un couteau, un peu de pain à la farine de maïs qui se conservait assez longtemps, une gourde, et pour finir, toutes ses économies dans une bourse. Une petite bourse, car elle n’était pas très riche, même si son magasin tournait bien. En y réfléchissant, Anna se disait que sa vie se résumait à peu de choses. Et on venait de lui ôter sa famille.

Après ce qu’elle avait vu sur la place du marché, elle avait couru à la maison de ses parents. Pour les trouver mourant. La maladie étrange semblait avoir touché tout le monde dans le village, frappant non seulement dans les lieux publics, mais touchant aussi les gens chez eux. Anna n’avait rencontré aucun vivant, en tout cas. Elle n’avait rien pu faire pour ses parents.

Elle était restée deux jours dans leur maison, sans boire ni manger. Ni même dormir. Elle ne savait pas si elle pourrait un jour dormir, après ça. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Elle avait hurlé sa détresse, s’était écorché les poings sur les murs. Mais ça n’avait pas ramené ses parents, et ça ne l’avait pas non plus calmée. Sur un coup de tête, elle avait décidé de partir. Sans vraiment savoir pourquoi, mais elle avait senti qu’elle le devait.

Elle était encore vivante. Elle. Seule parmi tous les habitants de son village, pour autant qu’elle pouvait en juger. Qu’est-ce qui la retenait encore ici ? Si elle était vivante, c’était sans doute pour une raison. La voix dans son rêve avait prononcé son nom, tout comme l’effrayante fillette l’autre jour. Anna n’avait pas rêvé. Ça avait été comme une révélation. Le surnaturel n’était pas un mythe. Elle l’avait entendu. Elle ne pouvait nier ce qui s’était produit devant ses yeux. Si les dragons avaient existé un jour, pourquoi pas ça ? Et son rêve avait pris tout d’un coup une autre dimension. C’était quelque chose de plus grand qu’elle. Quelque chose qui la dépassait. Anna devait faire ce qu’on lui avait intimé, même si elle ignorait ce que ça pouvait bien vouloir dire. *Chercher la lumière.* Qu’est-ce que ça pouvait signifier ? De quelle lumière s’agissait-il ? Probablement la Lumière avec un grand L, par opposition à l’Obscurité, le Mal. Les livres regorgeaient de légendes dans lesquelles un héros devenait le champion de la lumière, combattant pour repousser le mal. C’était son père qui lui avait lu certaines de ces histoires. C’était le seul qui savait lire dans la famille, il avait appris tout seul. Il avait essayé d’initier Anna, mais elle ne s’était pas révélée très bonne élève. Elle parvenait à déchiffrer quelques chiffres, ce qui lui servait pour tenir ses comptes à la boutique, mais les mots lui avaient toujours parus inaccessibles. Et elle n’aurait plus jamais l’occasion d’apprendre avec lui.

Anna se disait qu’elle était peut-être face à un de ces combats légendaires. Qu’elle était partie prenante d’une bataille qui la dépassait. Même si ça semblait inimaginable… Le mal qui s’était emparé de son village n’avait rien de naturel. Même la peste ne faisait pas tant de ravages. Il y avait toujours des gens qui parvenaient à en réchapper, et s’ils s’enfuyaient à temps, ils survivaient parfois. Mais là, c’était comme si quelque chose s’était acharné sur les habitants, ayant voulu les exterminer jusqu’au dernier. Et le fait qu’Anna ait survécu ne pouvait signifier qu’une chose : elle était en quelque sorte élue. Choisie pour survivre et… et quoi ? Trouver la source de ca mal et la détruire ? Ou bien au contraire était-elle l’unique survivante parce que la Mal l’avait choisie pour être sa représentante. Finalement, elle n’était peut-être pas la championne de la lumière, mais celle de l’ombre… Quoi qu’il en soit, et quel que soit son rôle, si tant est qu’elle avait bien un rôle à jouer, Anna avait décidé de faire route vers Elyria. Que ferait-elle là-bas ? Ce n’était pas encore clair dans sa tête, mais elle savait que si elle avait un rôle à jouer, alors tout commencerait là-bas. Elle pourrait peut-être en apprendre un peu plus, questionner des gens plus instruits qu’elle. Elle devait également en référer aux autorités du royaume. Peut-être que la même chose s’était produite dans d’autres villes. Mais si ce n’était pas le cas, il était de son devoir de prévenir les hommes ce qui était arrivé.

Anna se rendait donc à Elyria. Elle n’y avait jamais mis les pieds. Quand on naissait fille de paysans, on n’avait pas le temps de voyager. Elle s’estimait déjà heureuse d’avoir pu faire autre chose de sa vie que récolter du raisin pour fabriquer du vin qui serait vendu à de riches seigneurs d’Ostalya. Pour aller à la capitale, il n’y avait pas beaucoup de routes. Elyria était située sur la côte sud-est de l’île principale, la plus grosse des Iles d’Or. Le commerce était plus orienté vers Ostalya et les Cités Libres que vers l’intérieur des terres. De tous temps, le Tout Puissant et ses Puissants, qui gouvernaient les Iles, s’étaient plus ou moins désintéressés des paysans, pour se concentrer sur les échanges lucratifs avec les marchands étrangers. Elyria se situait à peu près en face de la Cité Libre d’Astos, d’après ce qu’en savait Anna, et c’était le partenaire naturel des Iles d’Or pour les échanges commerciaux. Des bateaux arrivaient et partaient quotidiennement pour Astos, ou d’autres Cités Libres, comme Lyros ou Landris, chargés de caisses de vins, et d’autres marchandises telles que des épices, de la soie…

On disait que le Tout Puissant vivait dans un palais aussi grand qu’un village, avec des jardins de la taille des cépages vignerons dans lesquels les paysans travaillaient. Et qu’il possédait un millier de serviteurs. C’était peut-être vrai, Anna n’en avait aucune idée. En tout cas, il devait être très riche, puisque chaque transaction rapportait un centième de son prix au trône. Même en partageant avec ses trois Puissants, il devait avoir accumulé beaucoup d’or.

Anna couvrait une grande distance chaque jour, ne s’octroyant guère de pause, sauf pour manger un morceau ou dormir un peu. Quelques heures à peine, entrecoupées de cauchemars. Elle voyait son père et sa mère mourir, dévorés par des flammes noires. Elle rêvait qu’elle était dans son village et qu’une ombre maléfique couvrait inexorablement le ciel, apportant la mort sur chaque maison qu’elle privait du soleil. Quelques fois, la jeune femme revoyait en rêve la petite fille qui avait prononcé son nom d’une voix démoniaque. Mais cette fois, une créature immense se tenait derrière elle, et c’était de cette créature que venait la voix. Une créature qui prenait une forme différente à chaque fois qu’Anna la voyait.

Elle se réveillait en général en sueur, avec une terreur sourde, comme si elle avait été en contact avec le Mal en personne. Elle doutait qu’une telle créature puisse exister, mais néanmoins ses rêves semblaient si réels. Elle en frissonnait rien que d’y penser. Elle redoutait de s’endormir et d’affronter ses cauchemars, mais elle était tellement épuisée par sa marche qu’elle sombrait dans le sommeil dès qu’elle se posait quelque part.

Au bout de dix jours de marche, elle commença enfin à rencontrer des routes dignes de ce nom, des routes de terre battue ou bien des routes pavées à certains endroits. Elle passa près de quelques villages, ne s’y arrêtant que le temps de se renseigner si la maladie avait sévi ici aussi. Anna découvrit que le mal mystérieux avait frappé presque partout, bien que nulle part aussi férocement que dans son propre village. Elle rencontra un homme qui avait vu sa femme et ses trois enfants mourir en une nuit. Lui-même se rendait dans un village non loin de là pour voir si son frère et sa famille avaient été touchés aussi. Il déclina la proposition d’Anna de faire le chemin ensemble. Il n’avança pas de raison, mais la jeune femme supposa qu’il ne pouvait supporter de compagnie après ce qui venait de se passer. Elle ne le comprenait que trop bien, même si elle aurait été contente d’avoir un compagnon de route. Surtout qu’elle n’était pas toujours rassurée sur les routes. Les Iles d’Or étaient plus pacifiées que le royaume d’Ostalya, néanmoins les brigands existaient ici aussi. Et ce n’était pas avec son couteau qu’elle pourrait vraiment se défendre.

Anna arriva à une ville le treizième jour. Il s’agissait de Dreivia, une cité de moyenne importance, qui achetait une bonne partie du vin que produisait son village et les autres villages environnants, probablement pour les acheminer ensuite vers Elyria, d’où ils prenaient la mer pour les Cités Libres ou Ostalya. Anna avait déjà vendu quelques articles à des marchands de Dreivia, elle avait même un contact régulier dans ces murs, qui venait chaque année lui acheter un certain nombre d’articles ouvragés pour son propre usage. Elle décida de s’arrêter dans cette ville pour s’y reposer une nuit. Elle comptait trouver une auberge dans laquelle elle pourrait se payer un vrai lit, ce qui la reposerait avant de repartir pour Elyria. Elle estimait le temps restant pour atteindre la capitale à environ cinq jours, une semaine au plus, si elle ne parvenait pas à maintenir son allure soutenue, ce qui ne manquerait pas d’arriver si elle s’épuisait trop vite. S’arrêter à Dreivia lui permettrait aussi sans doute de trouver des informations et avoir une bonne vision d’ensemble de ce qui se passait dans le royaume. Visiblement, le mal avait frappé toute la région, et Anna était intiment convaincue que c’était le cas de tout le pays, mais elle devait en être sûre. Ici, contrairement aux villages qu’elle avait traversés, elle pourrait avoir des nouvelles fraiches. Dans les auberges, les marchands de passage pourraient sûrement lui donner des nouvelles de la capitale, et de la situation dans les Iles d’Or.

Elle franchit les portes de la cité sans qu’on lui pose de question. En temps de paix, les gens circulaient comme bon leur semblait dans tout le royaume. Les gardes ne procédaient à des contrôles que pour des groupes importants, et encore, surtout s’ils étaient armés. Sans être une experte en histoire, Anna savait que les Iles d’Or étaient une des contrées les plus tranquilles. Il y avait bien sûr des rivalités à Elyria entre les marchands les plus riches qui voulaient devenir des Puissants, voire monter sur le Trône Doré. Mais en général, ça n’influait pas sur la vie de la majorité des habitants. Si combat il y avait, et il y en avait eu parfois, il ne se déroulait que dans la capitale, quelque fois dans l’une ou l’autre grande ville, mais ça ne touchait pratiquement jamais la population. Contrairement à Ostalya, où les combats pour la couronne déchiraient les maisons nobles et laissaient les terres et les hommes qui y vivaient saignés à blanc. Quant aux Cités Libres, il ne se déroulait pas une année entière sans que l’une ou l’autre déclare la guerre à sa voisine. Heureusement, le commerce des Iles d’Or n’en pâtissait pas. Quel que soit le vainqueur, il avait toujours besoin de vin, ou d’autres produits qu’il pouvait acheter aux Iles.

Anna devait trouver un endroit où passer la nuit. Elle passa devant plusieurs tavernes qui ne lui convinrent pas. Il y avait trop d’hommes en armes, des gardes de la ville devina-t-elle à la façon dont ils se comportaient, comme s’ils étaient en terrain conquis. *Une taverne à soudards. Je n’ai pas besoin de ça.* Elle trouva finalement son bonheur. Une auberge à l’aspect accueillant, dont l’enseigne représentait un cavalier avec une chope à la main et une pièce de viande imposante dans l’autre. Les mots« *Le ventre bien rempli* » figuraient au-dessus de l’illustration. Anna pénétra à l’intérieur et découvrit une salle de taille modeste, mais propre et plutôt calme. Pas de cris, pas de concours de bras de fer ou de bagarre. La plupart des clients étaient des marchands, supposa-t-elle en voyant leurs habits, auxquels se rajoutaient quelques ouvriers venus finir leur journée avec un verre de bière. Pas de mercenaire patibulaire en vue, c’était une bonne chose. La jeune femme s’approcha du comptoir. Au bout de quelques secondes, le propriétaire arriva, essoufflé.

– Désolé, désolé, il me restait des tâches à finir. Je suis débordé en ce moment, avec ce qui se passe. J’ai perdu une fille de chambre et un marmiton. Ma femme se retrouve seule à la cuisine, et on n’a plus qu’une fille pour les chambres. Ils sont morts, ajouta-t-il comme pour se justifier.

Anna ne demanda pas de quoi, car elle se doutait que c’était lié aux morts mystérieuse de son village.

– J’aimerais une chambre pour une nuit, s’ils-vous-plait. Et un repas chaud pour ce soir.

– Bien sûr, bien sûr. Pas la période pour refuser des clients, hein, de toute façon. Mais je préfère vous prévenir, la nourriture sera pas des plus raffinées. On fait au mieux avec ma femme, mais sans aide, c’est pas facile à gérer. Mais vous aurez de la viande, avec un peu de légumes, et du pain. Peux pas vous promettre mieux, mademoiselle. Je peux vous servir de la bière avec, si ça vous tente. Pas la boisson que préfèrent les femmes, je sais bien, mais j’ai rien d’autre, sauf de l’eau. Si c’est pas triste ça, alors que tous les villages à cent lieues à la ronde produisent du vin. Mais croyez-le ou non, on n’a plus eu d’arrivage de depuis une semaine.

– Je veux bien vous croire, l’interrompit Anna comme il reprenait sa respiration. Dites-moi, ça me couterait combien si je vous demandais un bain en plus de la chambre et du repas ?

– Ah, là ça vous fera un peu plus cher, c’est sûr. C’est une pièce d’argent en tout. J’espère que vous avez de quoi payer. Vous m’avez l’air de quelqu’un de bien, et épuisé en plus, mais ma femme me tuerait si jamais je laissais rentrer un client sans payer le prix juste.

Anna se dit que l’aubergiste l’arnaquait un peu. Une pièce d’argent, ça faisait pas mal d’argent, tout de même. Elle soupira, guère habituée au marchandage. Dans son magasin, les objets avaient un prix et celui-ci n’était pas sujet à négociation. La plupart du temps. Mais après tout, peut-être que les choses coutaient plus cher ici. On était dans une ville, pas à la campagne.

– Très bien, oubliez le bain, et servez moi un repas simple. Je me passerai de bière.

L’aubergiste eut l’air contrit. *Déçu de perdre de l’argent, ou compatissant ?* songea Anna.

– Ecoutez-moi mademoiselle, je vous sers un repas pour huit pièces de bronze, et je vous amène une baignoire dans votre chambre. Et on ne dit rien à ma femme, ça vous va comme ça ?

Anna hésita. Huit pièces de bronze, ça faisait encore beaucoup, elle aurait préféré éviter de dépenser son argent. D’un autre côté, un bain la détendrait et lui redonnerait des forces. Sans compter que le voyage à pied ne l’avait pas épargné.

– Très bien, je vous remercie.

– Par contre, on paie d’avance ici. Mes excuses, mademoiselle, c’est pas que je vous fais pas confiance, mais c’est la règle en ville. Vous pouvez aller voir ailleurs, c’est pareil.

– Je vous crois, je vous crois. Pourriez-vous me montrer ma chambre, je vous prie ? J’aimerais me reposer un peu avant de manger.

– Bien sûr, bien sûr, suivez-moi.

L’aubergiste la conduisit à l’étage. Ils croisèrent l’employée, qu’il héla :

– Tara, monte-moi donc une baignoire dans la chambre de la demoiselle, et remplis-la d’eau bien chaude.

Il y avait une vingtaine de chambres à l’étage, et une seule restait libre, dans laquelle il fit entrer la jeune femme.

– Voilà, vous y êtes, mademoiselle. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n’avez qu’à venir me voir, ou aller voir Tara. Je vais vous laisser vous installer tranquillement, je dois donner un coup de main à la cuisine. Et il me reste des chambres à nettoyer. Je vous jure que c’est une calamité, cette épidémie. Si Tara y succombait aussi, je ne sais pas comment nous tiendrions la boutique. Vous allez quelque part, dites ? Vous ne restez qu’une nuit vous m’avez dit, vous repartez dès demain ?

*Non mais quel curieux !*

– Oui, je voyage, si on peut dire. Je vais rendre visite à une tante, à la capitale. J’espère que ça n’a pas touché Elyria aussi.

– Ah ça, je pourrais pas vous dire. On a déjà bien assez de soucis ici. Je n’ai même pas le temps de discuter un peu avec les clients, c’est vous dire ! Allez-y, vous, quelqu’un pourra sûrement vous dire.

– D’accord, je le ferai, le remercia Anna, coupant court à ses bavardages. Si vous permettez, je vais me reposer un peu, maintenant. J’espère que vous allez vous en sortir avec votre travail.

Et elle ferma la porte avant qu’il ait eu le temps de répondre. Elle n’était pas couchée si elle le laissait lui faire la conversation. Elle l’entendit redescendre rapidement les marches, et soupira d’aise. Elle se jeta sur le lit toute habillée. Elle ne ferma pas les yeux, de peur de revoir l’image de corps noircis. Elle tâcha de faire le vide dans son esprit, mais n’y arriva pas. Trop de pensées se bousculaient dans sa tête. Elle avait eu le temps de songer à tout ça pendant sa longue marche. Une chose était peu près sûre : il s’agissait de quelque chose de surnaturel. Aucune maladie à sa connaissance ne causait ces symptômes. Bon, évidemment, sa connaissance n’était pas celle d’un médecin érudit, mais tout de même, elle en aurait entendu parler de cette maladie, si on l’avait déjà rencontrée un jour. Sans connaître l’histoire des Iles d’Or sur le bout des doigts, elle connaissait les quelques épidémies qui avaient sévi. Une épidémie de peste noire, une fois. Une autre de *catemya*, un virus qui avait tué des milliers de pêcheurs il y avait quelques générations. Mais rien qui ressemblait à ce qui avait frappé son village. Bon, mais alors quoi ? De la magie ? Une intervention divine ? *De quels dieux d’abord*, se dit Anna. Après tout, les habitants des Iles d’Or ne vénéraient pas les mêmes dieux que ceux des Cités Libres ou que les Ostalyens. Mais Anna n’y croyait pas. La magie avait existé un jour, avec les dragons par exemple. Peut-être qu’elle existait encore, c’était une éventualité. Mais une intervention divine, ça lui paraissait très improbable. Pourquoi donc des dieux iraient-ils exterminer une partie de la population du pays ?

Le Mal absolu, donc. Ou une créature maléfique quelconque en tout cas. Ça, c’était un peu plus probable. Anna était forcée de l’accepter, à moins de se raccrocher à l’espoir infime qu’il s’agissait d’une épidémie tout ce qu’il y avait de plus classique. Bon, si c’était bien ça, l’avenir était plutôt sombre. Si l’ombre commençait à envahir les Iles, la vie allait sérieusement se compliquer. Il fallait trouver le moyen d’endiguer ça. Et aussi absurde que cela paraisse, elle sentait qu’elle allait devoir jouer un rôle là-dedans. Peut-être un rôle mineur, elle l’espérait. Elle n’était pas une héroïne. Son père lui racontait histoires quand elle était plus petite, avec des guerriers chevauchant des dragons, ou tuant des dragons selon le cas. Anna se souvint de légendes avec des sorciers et des sorcières, d’autres avec des princesses. Ça lui avait toujours paru faire partie du domaine bien à part de l’imaginaire. Et voilà que soudain, elle n’était plus si sûre de la frontière entre la réalité et les légendes.